

40 ans après Michel Husson, Mai 2008

40 ans après mai 68, comment faire pour éviter les commémorations nostalgiques ? Peut-être en se posant cette question : y a-t-il aujourd'hui moins de raison de se révolter qu'en 68 ? Le temps qui passe a-t-il donné raison à ceux qui sont passés « du col Mao au Rotary » (1) ? La « mondialisation heureuse » vantée par Alain Minc il y a 10 ans aurait-elle entre-temps amélioré la face du monde ?

Poser la question, c'est y répondre, et il suffit d'ouvrir les journaux pour comprendre où nous mène le bateau ivre du capitalisme. Le petit tableau du monde que l'on peut dresser aujourd'hui ne prête guère à l'optimisme. La crise bancaire fonctionne ici comme un véritable révélateur : les masses gigantesques d'argent accumulées aux dépens des salariés du monde entier revendent des rendements toujours plus élevés. Pour y arriver, l'économie mondiale a été transformée en un casino planétaire où l'on peut jouer sur à peu près tout pour faire encore plus d'argent. On spéculé sur l'économie virtuelle, sur les emprunts des Américains les plus pauvres, et maintenant sur les matières premières. Tout ce que touche le capitalisme est transformé en marchandise, jusqu'au génome humain ou aux plantes tropicales, sans parler des OGM dûment brevetés. Dans le même temps, on explique aux salariés qu'ils ne travaillent pas assez longtemps, qu'ils sont trop payés, qu'ils vivent au dessus de leurs moyens, et que telle est la grande loi de l'économie.

Les émeutes de la faim qui ont éclaté à travers le monde (Egypte, Côte d'Ivoire, Haïti, etc.) illustrent l'un des aspects les plus pervers de la mondialisation. Les prix des matières premières ont augmenté et ce devrait être une bonne nouvelle pour une bonne partie des pays du Sud qui les produisent. Mais des années de politique néo-libérale les ont conduit à une dépendance alimentaire qui les expose directement à la hausse des prix. Le Venezuela est le seul pays au monde où la rente pétrolière est, en partie au moins, redistribuée au profit des plus démunis. La hausse du prix du pétrole lui procure des ressources croissantes. Et pourtant, la population se plaint aujourd'hui de l'augmentation des prix et de la pénurie. La « malédiction des matières premières », en l'occurrence la rente pétrolière a en effet conduit ce pays à renoncer à l'autosuffisance et il importe une bonne partie de son alimentation. Il le paie d'autant plus aujourd'hui que la bourgeoisie locale organise la pénurie et l'inflation pour déstabiliser le gouvernement Chávez en vue des élections régionales de Novembre.

Le cas du Mexique pointe un autre aspect du problème. La production de maïs y a été à peu près abandonnée : après la suppression des prix de garantie et des quotas d'importation, le maïs étasunien, fortement subventionné, a déferlé sur le marché mexicain. L'augmentation brutale du prix du maïs a frappé de plein fouet les couches sociales les plus défavorisées. L'une des principales raisons de cette hausse est la réduction des surfaces cultivées au profit des agrocarburants. Bref, les Mexicains pauvres crèvent de faim pour que les riches puissent continuer à rouler en voiture. Tel est le symbole des dérives du monde charmant dans lequel nous vivons. Aux prodigieuses inégalités sociales, s'ajoute désormais la lutte pour l'appropriation des ressources non renouvelables.

La révolte est donc aujourd'hui aussi légitime et nécessaire qu'il y a 40 ans, sinon plus. Car le monde est au fond dirigé par une bande de criminels. A la base de la crise bancaire, il n'y a rien d'autre qu'une délinquance financière aux proportions inconnues. Ceux qui ont escroqué les ménages américains sont des délinquants. Mais les banques qui ont fait circuler ces créances après les avoir « titrisées » ont également commis un délit en fermant les yeux sur leur vraie valeur. Délinquants aussi, et même criminels, ceux qui forcent les paysans à acheter leurs semences génétiquement modifiés et ceux qui, à travers le monde, surexploitent des salariés constamment menacés de délocalisations et autres restructurations. Sans parler de la délinquance intellectuelle dont sont coupables les économistes qui vous expliquent que tout va bien dans le meilleur des mondes et que, d'ailleurs, il n'y a pas d'alternative.

(1) ceci est une allusion à la *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, publiée en 1986 par Guy Hocquenghem, et rééditée en 2003 aux Editions Agone.